

FOCUS 2 : textes complémentaires

A-Dans Persuasion :

NB : Edition de référence, Pierre Goubert, Folio Classique ; préface de Christine Jordis.

a-Volume I, chapitre IV : « Suivit une période de bonheur sans mélange (entre Anne et Wentworth, à l'époque de leurs premières amours), bien courte, hélas. [...] Sir Walter, quand on s'adressa à lui, sans aller jusqu'à refuser de consentir ou en bannir l'éventualité, se retrancha derrière une grande surprise, une froideur extrême, un silence profond et la résolution déclarée de ne rien faire pour sa fille. Il jugeait cette alliance des plus dégradantes. Lady Russell, obéissant à un orgueil plus mesuré et plus facile à pardonner, la jugea infiniment regrettable. [...] Elle l'empêcherait, si une juste intervention de l'amitié, si les remontrances d'une femme dont l'amour et les prérogatives étaient proches de ceux d'une mère, avaient pouvoir de l'en empêcher. Le capitaine Wentworth n'avait pas amassé d'argent. [...] L'opposition provoquée par ces réactions de Lady Russell excédait ce que sa protégée était en mesure de combattre. [...] Lady Russell, qu'elle avait toujours aimée, en qui elle avait constamment placé sa confiance, ne pouvait, sans jamais varier dans son opinion, en mêlant tant de tendresse à ses objurgations, ne cesser de la conseiller sans résultat. On la persuada de voir en ces fiançailles une erreur, quelque chose d'imprudent, d'inconvenant, de voué probablement à l'échec et ne méritant pas mieux. [...] Elle aurait difficilement pu renoncer à lui si elle n'avait pas cru agir pour son bien, plus encore que pour le sien propre. La conviction que sa prudence et son sacrifice le servaient

beaucoup plus qu'elle-même fut ce qui la consola le mieux dans la douleur de la séparation, une séparation définitive. [...] Il avait en conséquence décidé de quitter le pays ». [...]

b-Ibidem : « Anne, à vingt-sept ans, avait en la matière une opinion qui ne ressemblait guère à celle qu'à dix-neuf ans on lui avait fait adopter. Elle ne reprochait rien à Lady Russell, ne s'adressait à elle-même aucun blâme pour avoir suivi ses conseils. En revanche, elle savait que si une jeune personne dans des circonstances analogues venait lui demander un avis, elle n'en donnerait aucun entraînant un malheur aussi certain dans l'immédiat en échange d'un hypothétique avantage dans les années à venir. Elle était persuadée que, malgré tous les inconvénients [...], elle aurait eu une vie plus heureuse à ne pas rompre ses fiançailles qu'à les sacrifier ».

c-Volume II, chapitre XI : « -Vous auriez dû faire la distinction, répondit Anne (à Wentworth-ils s'expliquent sur les démêlés de leurs amours, et elle se justifie quant à son refus d'épouser un autre prétendant que lui) [...] Si j'ai eu tort jadis de céder à la persuasion, rappelez-vous que c'était une persuasion s'exerçant en faveur de la sécurité, non du risque. Lorsque je me soumis, ce fut, pensai-je, devant ce que le devoir m'imposait. Mais là, aucune obligation ne pouvait être appelée en soutien. En épousant un homme qui m'était indifférent, j'encourais tous les risques et manquais à tous mes devoirs ».

d-Ibidem : « Ce fut au cours d'un de ces brefs tête-à-tête, alors que chacun était en apparence occupé à admirer une superbe collection de plantes de serre, qu'elle (Anne) dit (à Wentworth) : « J'ai réfléchi au passé, et j'ai essayé de juger impartialement de ce qui était légitime et de ce qui ne l'était

pas, je veux dire en ce qui me concerne. La conclusion est que j'avais raison, indubitablement, même si j'en ai beaucoup souffert, que j'avais entièrement raison de me laisser guider par cette amie, que vous aimerez plus que vous ne le faites à présent. Elle était pour moi comme une mère. Comprenez-moi bien pourtant. Je ne prétends pas qu'elle ne m'ait pas donné de mauvais conseils. C'était peut-être une de ces situations où le conseil s'avère bon ou mauvais selon l'événement qui le suit. Pour ma part, dans une circonstance un tant soit peu semblable, jamais je ne recommanderais la même chose. Mais je veux dire que j'ai eu raison de me ranger à son avis et que, si j'avais choisi une autre solution, j'aurais souffert davantage de persévérer dans mon engagement que je n'eus à souffrir même en y mettant fin, parce que ma conscience ne m'aurait pas laissée en repos. Maintenant, si tant est que pareille assurance soit permise à une créature humaine, je n'ai rien à me reprocher et, sauf erreur de ma part, un sens aigu du devoir n'est pas à dédaigner dans ce qu'une femme apporte à son mari dans la corbeille de mariage ».

B-Autres textes :

a-«Ce récit d'événement (une chute de cheval qui l'a laissé pour mort) si peu important serait assez vain, n'était l'enseignement que j'en ai tiré pour moi, car, à la vérité, pour s'approprier à la mort, je trouve qu'il n'y a qu'à s'en approcher. Or, comme dit Plin, chacun est pour soi-même un très bon sujet d'étude, pourvu qu'il ait la capacité de s'épier de près. Ce que je dis ici, ce n'est pas ma science, c'est ma recherche, et ce n'est pas la leçon d'autrui, c'est la mienne. [...] ce qui m'est utile peut également être utile à un autre. Il n'y a pas de description égale en difficulté -ni certes en utilité-à la

description de soi-même. Encore faut-il se peigner, encore faut-il s'apprêter et s'arranger pour sortir sur la place publique. Je me pare donc sans cesse car je me décris sans cesse. »

Michel de MONTAIGNE, Essais, Livre II, 6.

b-« On a toujours pensé devoir me donner une destination située en dehors de moi, si bien qu'enfin on m'a exhorté à revendiquer l'humain, parce que le moi égale l'humain. Tel est le cercle magique du christianisme. [...] Mais je ne suis pas un moi, à côté d'autres moi, je suis le Moi unique ; je suis Unique. Par suite aussi mes besoins, mes actes, bref tout en moi est unique. Et c'est seulement en qualité de moi unique que je m'approprie tout, c'est seulement comme tel que je me manifeste et me développe. Ce n'est pas comme homme que je me développe, ce n'est pas l'homme que je développe en moi, mais c'est moi, en tant que Moi, que je développe. Tel est le sens de l'Unique ».

Max STIRNER, L'Unique et sa propriété, 1845.

c-« Quel que puisse être le statut de faits concernant l'effet que ça fait d'être un être humain, ou une chauve-souris, ou un Martien, ces faits semblent envelopper la présence d'un certain point de vue. Je ne fais pas allusion ici au caractère soit-disant privé de l'expérience pour celui qui la possède. Le point de vue en question n'en est pas un qui soit accessible seulement à un individu unique. C'est plutôt un *type*. Il est souvent possible d'envisager un autre point de vue que le sien propre, en sorte que la compréhension de faits de ce genre ne soit pas limitée à notre propre cas. En un certain sens, les faits

phénoménologiques sont parfaitement objectifs : une personne peut savoir ou dire ce qu'est l'expérience de l'autre qualitativement. Ils sont subjectifs cependant, au sens où même cette attribution objective d'expérience est possible seulement pour quelqu'un qui soit suffisamment semblable à l'objet de l'attribution pour être en mesure d'adopter son point de vue. [...] Plus l'autre sujet d'expérience est différent de nous, moins on peut espérer que l'entreprise réussisse. [...] Il est difficile de comprendre ce que pourrait signifier le caractère objectif d'une expérience indépendamment du point de vue particulier à partir duquel son sujet l'appréhende. Après tout, que resterait-il de l'effet que cela fait d'être une chauve-souris, si l'on ôtait le point de vue de la chauve-souris ? »

Thomas NAGEL, « Quel effet cela fait-il d'être une chauve-souris ? », 1974, in Questions mortelles.